



CASANOVA

Mes années vénitiennes

CITADELLES
& MAZENOD



CASANOVA

Mes années vénitiennes

Des ruelles du quartier de San Marco où il naît au printemps 1725 aux Plombs, la prison du palais des Doges dont il s'évade fin octobre 1756, Casanova fut vénitien par excellence.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, le jeune homme est un espoir de l'Église et reçoit les ordres mineurs. Mais déjà, sa façon de charmer les jeunes paroissiennes...

Protégé par de nobles Vénitiens, Malipiero puis Bragadin, il court de séduction en séduction, la ville prêtant ses décors et ses recoins d'ombre à sa quête des plaisirs de l'amour.

Ses mémoires enlevés inventent un monde à l'image de celui des *vedute* de Canaletto et de Guardi, des fresques de Tiepolo, des scènes de genre de Longhi ou des portraits de Rosalba Carriera. Un monde plus grand, plus bariolé, plus éclatant, qui suscitera les délices complices du lecteur.

✻
Manufacture
vénitienne du
XVIII^e siècle,
Éventail avec des
scènes galantes

✻
Page de gauche
Giandomenico
Tiepolo,
*La Déclaration
d'amour*, détail

SOMMAIRE



Giandomenico Tiepolo,
La Promenade en été, détail

Double page suivante
Francesco Guardi, *Vue du Canal
de la Giudecca au nord-ouest avec
la Fondamenta delle Zattere*

Préface Michel Delon

I L'enfance

Après avoir dressé son arbre généalogique depuis le ^{xv}^e siècle, Casanova évoque la rencontre de son père, Gaëtan Joseph Jacques, et de sa mère, Zanetta Farusi.

II Le jeune abbé

Après des études à Padoue, le jeune Casanova se trouve un protecteur, M. de Malipiero, et se prépare à une carrière ecclésiastique.

III Lucie respectée

Après avoir travaillé dans une étude d'avocat, Casanova passe le printemps 1742 dans une propriété du Frioul.

IV Les deux sœurs

De retour à Venise, Casanova fait la cour à la jeune Angela. Il fait connaissance de deux sœurs, Nanette et Marton, orphelines, élevées par leur tante, Mme d'Orio.

V Le séminaire

Casanova est renvoyé par son protecteur, Malipiero, jaloux de ses succès féminins. En mars 1743, il doit partir au séminaire de Saint-Cyprien à Murano.

VI Bellino

De passage en février 1744 à Ancône, Casanova fait la connaissance d'une famille dont les enfants vivent entre théâtre et prostitution.

VII Constantinople

Casanova cherche à se faire une place dans l'Église à Rome, mais victime des intrigues, il doit quitter la ville. Il part à Constantinople, où il passe l'été 1745.

VIII Corfou

Entre l'Italie et Constantinople, Casanova s'arrête à Corfou, île grecque sous domination de Venise qui y a installé une garnison. Dans la société locale, il distingue Mme F, épouse d'un gouverneur de galère.

IX La Métamorphose

Après des années difficiles où il survit de différents métiers, Casanova rencontre, en avril 1746, le sénateur Bragadin. Cette rencontre transforme son existence. Le pauvre hère se change en fils de famille.

X Henriette

Casanova profite pleinement de ses nouvelles ressources. Mais il doit quitter Venise pour échapper aux soupçons de l'Inquisition. Durant l'automne 1749, à Césène, près de Bologne, Casanova rencontre une jeune Française.

XI O' Morphi

Bragadin encourage Casanova à un séjour en France. À Lyon, le jeune homme est reçu dans une loge maçonne et à Paris, de 1750 à 1752, il cherche à pénétrer les sphères du pouvoir.

XII La belle

De retour à Venise en 1753, Casanova s'éprend d'une jeune femme qu'il désigne pudiquement comme « C. C. » et dont le frère P. C. est un aventurier prêt à tous les trafics.

XIII M. M. et C. C.

Placée dans un couvent de Murano, C. C. fait la connaissance d'une religieuse, M. M., maîtresse de l'abbé de Bernis. Des liens intimes se tissent à trois, à quatre, dans des *casins*, luxueux petits appartements de rendez-vous.

XIV Les Plombs

Le 26 juillet 1755, Casanova est arrêté et emprisonné pour ses pratiques subversives. Après quatorze mois à se morfondre, il réussit à s'évader. Sa jeunesse vénitienne s'achève.





LA BELLE

P. C. me dit qu'ayant des affaires il devait me laisser, et que sachant déjà le numéro de ma loge, il nous rejoindrait à l'Opéra. Je dis alors à sa sœur que nous ne pouvions qu'aller nous promener en gondole jusqu'à l'heure du liston. Elle me répond qu'elle avait envie d'aller se promener dans un jardin de la Zuecca, j'approuve son idée. N'ayant pas dîné, tout comme elle, je lui dis que nous pourrions au jardin même nous faire donner à manger, et nous y allons dans une gondole de trajet.

Nous allons à St-Blaise dans un jardin de ma connaissance, dont moyennant un sequin je me suis rendu maître pour toute la journée. Personne ne pouvait plus y entrer. Nous ordonnons ce que nous voulons manger, nous montons à l'appartement, nous laissons là nos habits de masque, et nous descendons au jardin pour nous promener. C. C. n'avait qu'un corset de taffetas en petenlair, et une jupe de la même étoffe ; c'était tout son habillement. Mon âme amoureuse



Rosalba Giovanna
Carriera, *L'Automne*

la voyait toute nue, je soupirais, je maudissais les devoirs, et tous les sentiments qui s'opposaient à la nature qui triomphait dans l'âge d'or.

D'abord que nous fûmes dans la longue allée, C. C., comme une jeune levrette qui sort de la chambre de son maître, où elle s'était ennuyée ayant dû y passer plusieurs jours, se voyant à la fin dans la prairie, toute joyeuse, elle s'abandonne à son instinct, et elle court ventre à terre à droite, à gauche, en long et en large, retournant à chaque moment aux pieds de son maître, comme pour le remercier des folies qu'il lui permettait de faire ; telle C. C. qui ne s'était jamais vue seule dans la liberté où elle se voyait ce jour-là ; elle se mit à courir jusqu'à perte d'haleine, riant après de l'étonnement avec lequel je me tenais immobile et attentif à la regarder. Après avoir repris haleine et essuyé son front, elle s'avise de me défier à la course. Le jeu me plaît, j'y consens ; mais je veux une gageure.

— Celui qui perd, lui dis-je, sera condamné à faire ce que le vainqueur voudra.

— Je le veux bien.

Nous établissons le terme de la course à la porte qui donnait sur la lagune. Le premier qui la touchera aura gagné. J'étais sûr de gagner ; mais je me suis proposé de perdre pour voir ce qu'elle m'ordonnerait. Nous partons. Elle emploie toute sa force, mais je ménage la mienne de façon qu'elle touche à la porte quatre ou cinq pas avant moi. Elle reprend haleine pensant à me donner une jolie pénitence, puis elle va derrière les arbres, et une minute après elle vient me dire qu'elle me condamnait à trouver sa bague qu'elle avait cachée sur elle, elle me rendait maître de la chercher, et elle ne m'estimerait guère si je ne la trouvais pas.

C'était charmant ; la malice y était ; mais elle était enchanteresse, et je ne devais pas en abuser, car sa naïve confiance avait besoin d'être encouragée. Nous nous asseyons sur l'herbe. Je visite ses poches, les plis du petenlair, ceux de la jupe, puis ses souliers, et je la trousse honnêtement et lentement jusqu'aux jarretières qu'elle





avait au-dessous du genou ; je les délace, et je ne trouve rien. Je les relace, je rebaisse son jupon, et tout m'étant permis, je la tâte sous les aisselles. Le chatouillement la fait rire ; mais je sens la bague, et si elle veut que je la prenne, elle doit me permettre de délayer son corset, et que ma main touche le joli sein sur lequel elle devait passer pour l'atteindre ; mais fort à propos elle tombe plus bas de sorte que j'ai dû la ramasser à la ceinture du jupon rendant heureux mes yeux affamés également que ma main qu'elle fut surprise de voir tremblante.

— D'où vient ce tremblement ?

— Du plaisir d'avoir trouvé la bague ; mais vous me devez une revanche. Vous ne me subjuguez pas cette fois-ci.

— Nous verrons.

La charmante coureuse au commencement de la course n'allait pas bien vite, et je ne me souciais pas de la devancer. Je me croyais sûr de prendre l'essor vers la fin, et de toucher la porte avant elle. Je ne pouvais pas lui supposer la même malice ; mais elle l'avait. Quand elle fut à trente pas du but, elle prit l'élan, et me voyant perdu, j'eus recours à une ruse immanquable. Je me laisse tomber disant :

— Oh ! Mon Dieu !

Elle se tourne ; elle croit que je me suis fait mal, et elle vient à moi. Aidé par elle, je me lève me plaignant, et faisant semblant de ne pouvoir pas me soutenir sur un pied, et elle s'alarme. Mais d'abord que je me vois un seul pas avant elle, je la regarde, et je ris, je cours vers la porte, je la touche, et je crie victoire.

La charmante fille tout ébahie avait de la peine à concevoir la chose.

— Vous ne vous êtes donc pas blessé ?

— Non ; car je suis tombé exprès.

— Exprès pour me tromper, comptant sur la bonté de mon âme. Je ne vous aurais pas cru capable de cela. Il n'est pas permis de gagner par fraude, et vous n'avez pas gagné.

— J'ai gagné, car j'ai atteint la porte avant vous, et ruse pour ruse, avouez que vous avez aussi tenté de me tromper prenant l'élan.

— Mais cela est permis. Votre ruse, mon cher ami, est d'une espèce sanglante.

— Mais elle m'a procuré la victoire.

Vincasi per fortuna o per inganno
Il vincer sempre fu laudabil cosa.

— Celle-ci est une sentence que j'ai plusieurs fois entendu prononcer par mon frère, jamais par mon père. Mais bref. Je conviens d'avoir perdu. Ordonnez, condamnez-moi, j'obéirai.

— Attendez. Asseyons-nous. Je dois y penser.

— Je vous condamne, lui dis-je avec réflexion, à troquer avec moi de jarretières.

— De jarretières ? Vous les avez vues. Elles sont vieilles et laides : elles ne valent rien.

— N'importe. Je penserai à l'objet que j'aime deux fois par jour dans les moments qu'il se trouve toujours présent à l'esprit d'un tendre amant.

— L'idée est fort jolie, et elle me flatte. Je vous pardonne maintenant de m'avoir trompée. Voici mes vilaines jarretières.

— Et voici les miennes.

— Ah ! mon cher trompeur ! Qu'elles sont belles ! Le joli présent ! Qu'elles plairont à ma chère mère ! C'est sûrement un cadeau qu'on vient de vous faire, car elles sont toutes neuves.

— Non. Ce n'est pas un présent. Je les ai achetées pour vous, et j'ai mis ma cervelle à l'alambic pour deviner comment je pourrais faire pour vous les faire agréer. L'amour m'a suggéré de les faire devenir le prix passif de cette course. Or, figurez-vous mon chagrin quand je vous ai vue dans le moment de gagner. C'est l'amour même qui m'a suggéré une tromperie fondée sur ce qui vous fait honneur, car

✻
D'après Pierre-
Antoine Baudoin,
La Nuit





avouez que pour ne pas courir d'abord à moi vous auriez dû avoir un mauvais cœur.

— Aussi je suis sûre que vous n'auriez pas employé cette ruse, si vous aviez pu deviner la peine que j'ai souffert.

— Vous vous intéressez donc bien à moi ?

— Je ferais tout au monde pour vous en convaincre. Mais pour ces jarretières, je vous assure que je n'en aurai jamais d'autres à mes jarrets, et pour le coup mon frère ne me les volera pas.

— En serait-il capable ?

— Très capable, si c'est de l'or.

— C'est de l'or ; mais vous lui direz que c'est du cuivre doré.

✻
Canaletto, *Vue d'un
jardin au travers d'une
colonnade baroque*

— Mais vous m'apprendrez à accrocher ces jolies agrafes, car mon jarret est mince.

— Allons manger l'omelette.

Le petit repas nous était nécessaire. Elle devint plus gaie, et moi plus amoureux, et par conséquent plus à plaindre par rapport à la loi que je m'étais faite. Impatiente de mettre ses jarretières, elle me pria de l'aider de la meilleure foi du monde, sans malice, et sans le moindre esprit de coquetterie. Une fille innocente qui malgré ses quatorze ans n'a jamais aimé, et n'a pas vécu en société avec d'autres filles, ne connaît ni la violence des désirs ni tout à fait ce qui les fait naître, ni les dangers des tête-à-tête. Quand l'instinct la fait devenir amoureuse d'un homme, elle le croit digne de toute sa confiance, et elle pense de ne pouvoir se faire aimer qu'à force de lui faire connaître qu'elle n'a pour lui aucune réserve. C. C. se troussa jusqu'au jarret, et trouvant que ses bas étaient trop courts pour les mettre au-dessus du genou, elle dit qu'elle les mettrait avec des bas plus longs ; mais dans le moment je lui ai donné la douzaine de bas perle que j'avais achetée. Transportée par la reconnaissance, elle s'assit sur moi, me donnant les mêmes baisers qu'elle aurait donnés à son père dans le moment qu'il lui aurait fait ce présent. Je les lui ai rendus étouffant avec une force surnaturelle la violence de mes désirs. Je lui ai cependant dit qu'un seul de ses baisers valait plus qu'un royaume. C. C. se déchaussa, et se mit une paire de mes bas qui lui allait jusqu'à la moitié de la cuisse ; et me supposant amoureux d'elle, elle crut non seulement que cette vue

me ferait plaisir, mais qu'étant de nulle importance, je

la prendrais pour sotte si elle y attachait un prix.

Plus je la découvrais innocente, moins

je pouvais me déterminer

à m'emparer

d'elle.



Nous descendîmes de nouveau, et après nous être promenés jusqu'au soir nous allâmes à l'Opéra, gardant toujours nos masques sur le visage ; car le théâtre étant petit, on aurait pu nous connaître. C. C. était sûre qu'il ne lui serait plus possible de sortir, si son père venait à savoir qu'elle jouissait de ce plaisir.

Nous nous étonnions de ne pas voir P. C. À notre gauche il y avait le marquis de Montallegre, ambassadeur d'Espagne, avec Mlle Bola sa maîtresse, et à notre droite deux masques homme et femme, qui comme nous n'avaient jamais ôté leur masque. Ils avaient toujours les yeux sur nous, mais C. C. qui leur tournait le dos ne pouvait pas s'en apercevoir. Dans le temps du ballet, elle mit sur la hauteur d'appui de la loge le livre de l'opéra, et j'ai vu le masque homme allonger le bras et le prendre. Jugeant pour lors que ce ne pouvait être que quelqu'un qui était connu d'un de nous deux, je l'ai dit à C. C. qui connut d'abord son frère. La dame ne pouvait être que la C. Sachant le numéro de ma loge il avait acheté celle au côté, et j'ai prévu qu'il allait faire souper sa sœur avec cette femme. J'en étais fâché ; mais je ne pouvais éviter la chose que rompant en visière ; et j'étais amoureux.

Après le second ballet il vint dans notre loge avec sa belle, et après les compliments d'usage, la connaissance fut faite ; et nous dûmes aller souper à son casin. Après s'être défaites de leur attirail de masque, les dames s'embrassèrent, et la C. combla d'éloges les charmes de mon ange. A table elle eut toujours l'air de la gracieuser, et elle, n'ayant pas l'usage du monde, celui d'un respect infini. Je voyais cependant la C., malgré son art, très jalouse des charmes naissants, que j'avais préférés aux siens. P. C., fou de gaieté, ne ménageait rien dans ses plates plaisanteries, dont sa seule dame riait ; dans ma mauvaise humeur j'étais sérieux, et C. C., n'y comprenant rien, ne disait rien. Notre partie était très maussade.

Au dessert, étant ivre, il embrassa sa dame, me défiant à en faire autant à la mienne ; je lui ai répondu d'un air serein, qu'aimant beaucoup mademoiselle, je n'en viendrai là que lorsque j'aurai gagné des

✱
Pietro Longhi,
*Conversation
entre « bauta »*

✱
Double page suivante
Francesco Guardi,
*Bal costumé dans la
grand salle du Ridotto
du Palazzo Danda*





droits sur son cœur. C. C. me remercia, son frère dit qu'il ne nous croyait pas, et sa dame lui imposa silence. J'ai alors tiré de ma poche les gants, et je lui en ai donné six paires, présentant à C.C. les autres six. Les lui chaussant j'ai baisé à reprises son joli bras, comme si c'était la première faveur que je me procurais. Son frère ricana, et se leva de table.

Il se jeta sur un sofa entraînant la C. qui avait aussi trop bu, et étalant à nos yeux sa gorge, elle ne faisait que semblant de se défendre ; mais quand il vit que sa sœur, lui tournant le dos était allée devant un miroir, et que ce libertinage me déplaisait, il la troussa pour me faire admirer ce que j'avais déjà vu à sa chute sur la *Brenta*, et manié depuis. Pour elle, elle lui donnait des soufflets en apparence de le punir, mais elle riait. Elle voulait que je crusse que ce rire lui ôtait la force de se défendre ; dans ses efforts au contraire, elle réussit à se montrer tout entière. Une fatale dissimulation me forçait à faire l'éloge des charmes de la dévergondée.

Mais enfin voilà le roué qui en apparence de calme lui demande pardon, l'ajuste, et la change de posture, puis sans bouger il étale son état d'animal, et il s'adapte la dame la prenant à califourchon, qui faisant toujours semblant de ne pas pouvoir sortir de ses mains lui laisse faire, et fait. Je vais alors parler à C. C. me mettant entre eux et elle pour dérober à ses yeux cette horreur qu'elle devait déjà avoir vue dans le miroir. Rouge comme du feu elle me parlait de ses beaux gants qu'elle pliait sur la console.

Après son brutal exploit le bourreau vint m'embrasser, et la dame embrassa sa sœur, lui disant qu'elle était sûre qu'elle n'avait rien vu. C. C. lui répondit sagement qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu voir. Mais je voyais sa belle âme dans la plus grande alarme. Pour ce qui regarde mon état, je le laisse deviner au lecteur qui connaît le cœur de l'homme. Comment souffrir cette scène à la présence d'une innocente que j'adorais ; et dans le moment que mon âme combattait entre le crime et la vertu pour la défendre de



✻
Pietro Antonio
Rotari, *Fille avec un
masque noir*

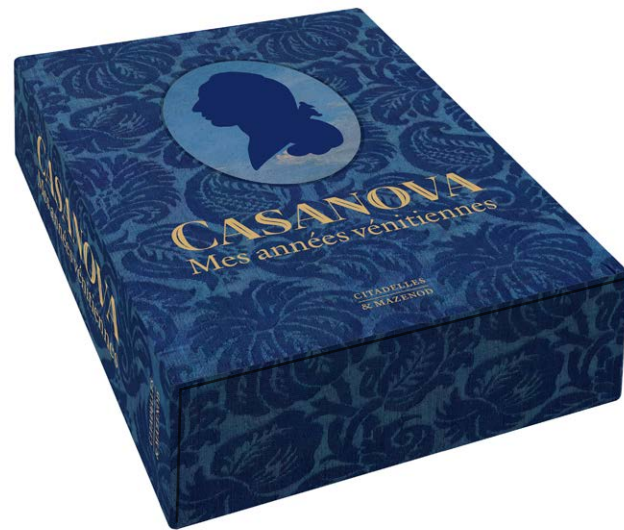
✿
Rosalba Giovanna
Carriera, *Gustave
Hamilton, deuxième
vicomte Boyne, en
costume de mascarade*

moi-même? Quel martyre! La colère et l'indignation me faisaient
trembler de la tête aux pieds. L'infâme croyait de me donner ainsi
une extrême marque d'amitié. Comptant pour rien qu'il déshonorait
sa dame, et qu'il débauchait et prostituait sa sœur, il était aveugle
et insensé au point qu'il ne comprenait pas que par ce qu'il avait
fait il devait m'avoir poussé à bout au point de me mettre dans le
risque évident d'ensanglanter la scène. Je ne sais pas comment j'ai
pu me tenir de l'égorger. La seule bonne raison qu'il m'alléguait
le surlendemain fut qu'il était bien loin de s'imaginer
que je n'eusse déjà traité sa sœur tête à tête comme
il avait traité la C. Après les avoir conduits
chez eux, je suis allé me coucher
espérant que le sommeil
calmerait mon
courroux.

[...]



Une anthologie sous la direction de **Michel Delon**, professeur émérite de littérature française à l'université Paris IV-Sorbonne, spécialiste du siècle des Lumières, en particulier de l'histoire des idées et de la littérature libertine. Auteur de nombreux ouvrages sur le XVIII^e siècle, il est l'éditeur, notamment, du *Dictionnaire européen des Lumières* (1997) ainsi que des *Œuvres* de Sade, des *Contes et romans* et des *Œuvres philosophiques* de Diderot dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il est également l'auteur de nombreux essais et d'ouvrages illustrés dont *Le XVIII^e siècle libertin* (Citadelles & Mazenod, 2012).



ÉDITION NUMÉROTÉE LIMITÉE

Un livre de 448 pages relié en soie

19 × 25,5 cm

250 illustrations couleur

Sous boîte en tissu damassé vénitien

ISBN : 978 2 85088 767 3

Parution : 19 septembre 2018

Canaletto,
La Place Saint-Marc



